

Que faire? Un appel à la révolte

« Si la machine veut faire de nous un instrument de l'injustice envers autrui, alors je vous le dis, enfreignez la loi. »
Henry-David Thoreau, *La désobéissance civile*.

L'accélération des événements dus au dérèglement climatique, la prise de conscience violente du saccage planétaire induit par notre société de consommation sans limite, ainsi que l'entrée d'ores et déjà sans retour dans la décroissance énergétique par épuisement des ressources (black-outs, pénurie de gaz, de pétrole, d'eau, de métaux) avivent notre inquiétude et nous engagent aujourd'hui dans l'action. De nombreuses personnes, jusqu'à mes proches, me demandent de fait aujourd'hui : que doit-on faire ? quel avenir pour nos enfants ? jusqu'où la société tiendra ?

À mesure que nous remuons timidement, cette même société occidentale se protège de la révolte en nous enfermant dans l'incapacité d'agir : l'école prépare nos enfants à être de bons consommateurs sans esprit critique, l'état nous engage à la consommation (c'était explicite après le covid) et aux loisirs simples, individualistes et abrutissants qui nous éloignent de la lecture et du débat d'idées, les médias et les réseaux sociaux nous nourrissent d'informations convenues, incohérentes, souvent erronées et sans pertinence (pour ne pas dire débiles).

Dans ce texte, sans aucune prétention d'asséner une quelconque « vérité » ou marche à suivre valable pour tous, je liste une série d'actions qui peuvent nous permettre, selon moi – suite à deux ans de travail théorique et pratique sur la question –, de sortir de l'inaction, de libérer notre force d'engagement et de radicalement modifier notre *rapport au monde*. Ce changement de rapport au monde, dont on parle peu (on préfère parler de sobriété ou de tris des déchets), est un élément qui, de mon point de vue et pour de nombreux penseurs, est une condition obligatoire de mise en mouvement, ne serait-ce que pour envisager un imaginaire souhaitable. J'y reviendrai souvent.

La liste suivante est plus ou moins ordonnée de l'action la plus simple, la plus immédiate et surtout la plus efficace aux actions plus difficiles à mettre en œuvre ou du moins qui demandent un plus fort engagement. Si une seule action doit être retenue, c'est résolument la première (voir par exemple l'excellent reportage : [Manger nous mènera à l'extinction](#)) :

- **Passer radicalement à une alimentation végétale.** Un enfant meurt de faim sur la planète toutes les 6 secondes. Ça pourrait demain être nos enfants. Pourtant 70 % des surfaces agricoles céréalières mondiales sont destinées à l'alimentation des animaux d'élevage. Mathématiquement, on règle donc la faim dans le monde du jour au lendemain en passant tous à un régime végétal, épargnant ainsi 15,000 vies humaines chaque jour et l'équivalent de 50,000 vies animales *chaque seconde*. Par ailleurs, les surfaces agricoles à destination des animaux d'élevage déforestent la planète, à hauteur d'un terrain de football toutes les 2 secondes. Aujourd'hui, le soja qui nourrit les ovins et bovins en France provient de coupes rases et brûlis massifs en Amazonie. Au total, c'est 25 % des émissions mondiales de gaz à effet de serre qui sont purement dues, directement ou indirectement, à l'agriculture animale (soit plus que toutes les émissions dues aux transports). Par ailleurs, 99 % des animaux d'élevage vivent dans des conditions proprement abjectes : les poulets d'Europe ont légalement un espace de vie minimal équivalent à une feuille A4 par poulet (et c'est bien pire ailleurs), les bébés sont arrachés à leurs mères puis parqués à vie induisant des souffrances psychologiques qu'on sait être équivalentes à celles éprouvées par des humains dans les mêmes situations, les animaux sont abattus en moyenne à un sixième de la durée normale de leur vie (c'est pire pour les veaux qui sont tués après 6 mois pour 20 ans de longévité : c'est comme si on gavait et mangeait nos enfants à l'âge de 2

ans). Éthiquement, le mot « viande » est d'ailleurs un énorme dévoiement : appelons un chat un chat, nous ne mangeons pas de la viande mais des cadavres d'animaux.

Dernier point, et non des moindres, si cela fait plusieurs décennies que l'on sait que la consommation « en excès » (à savoir plusieurs fois par semaine) de produits animaux a des conséquences à long terme pour la santé (maladies cardio-vasculaires, cancers), de récentes études démontrent que six heures après une consommation de viande, de nombreux résidus ainsi que de nombreux éléments oxydants (par exemple des radicaux libres) persistent dans le plasma sanguin, conduisant une baisse des capacités physiques de 15 à 20 % (réduction des capacités musculaires et du système immunitaire notamment). C'est d'ailleurs pour cette raison que des sportifs comme Lionel Messi, Novak Djokovic, Lewis Hamilton ou Scott Jurek sont devenus vegans, avec les succès qu'on leur connaît.

En définitive, passer à un régime 100 % végétal est un bienfait pour la santé, un bienfait pour la planète, un bienfait au passage pour votre portefeuille, et surtout, une évidence éthique absolue. Ce n'est en effet pas la planète qui se meurt mais l'ensemble du vivant : stopper notre consommation carnée, c'est arrêter d'être complice de l'abjecte souffrance que nous induisons aux autres, êtres humains et non-humains. Nous sommes vivants parce que nous respirons l'oxygène des végétaux, nous vivons aux dépens des milliards de bactéries de notre corps, nous sommes fascinés par la beauté du monde naturel et de ses nombreux animaux. Comment dès lors osons-nous, sans aucun égard, jeter l'horreur et la mort sur les autres êtres vivants ?

- **Sortir son argent des banques toxiques.** Le bilan carbone de l'entreprise TotalEnergies est supérieure au bilan de tout le pays français réuni. Elle, comme d'autres grands groupes tels que Lafarge, continue sans relâche la destruction et l'avilissement des pays du sud, soutenant pour cela des réseaux mafieux ou terroristes. Total ne cherche d'ailleurs aucunement à transiter vers les énergies renouvelables (produisant un baril d'énergie « verte » pour plus de 600 barils de pétrole). Ces entreprises sont massivement financées par notre argent qui dort dans les grandes banques françaises (Société Générale, Crédit Agricole, BNP Paribas notamment), même à travers nos livrets A (car l'état les subventionne). Posséder des comptes dans ces banques, c'est être complice des écocides et des meurtres d'humains et non-humains perpétrés par ces entreprises. L'Oxfam ne relève en France que deux banques responsables (banques « vertes ») : la Nef et le Crédit Coopératif, ainsi qu'une banque « orange » : la Banque Postale ; toutes les autres banques sont qualifiées « rouges » parce qu'écologiquement toxiques.

De manière plus générale, posséder un compte « qui rapporte », c'est posséder un compte qui détruit, car la plus-value des entreprises est produite par extractivisme de la planète et par domination coloniale des pays du sud. Il est bon d'ailleurs de rappeler que « faire de l'argent avec de l'argent » était passible de peine de mort à l'antiquité, précisément parce que c'était considéré un abus de domination.

Fermer et transférer tous nos comptes bancaires vers ces trois banques vertes ou orange, c'est lutter contre le financement de la destruction planétaire et du vivant. Les intérêts de ces comptes sont très faibles voire nuls, mais c'est précisément la conséquence du fait que ces banques n'exploitent pas les autres êtres vivants, humains ou non-humains. Il est aussi possible de placer nos ressources dans d'autres financements de lutte : comme par exemple dans la foncière « Terre de Liens » qui place notre argent dans l'achat de terres pour un retour à l'agriculture paysanne, biologique et non-mécanisée (luttant ainsi contre la safer qui alloue préférentiellement les terres aux gros exploitants conventionnels).

- **Arrêter de (sur)consommer.** Pour éviter un réchauffement planétaire supérieur à 2°C (ce qui sera déjà catastrophique, en témoigne l'état actuel de la planète suite à un réchauffement de 1,1°C), chaque français de 2050 ne pourra pas dépenser plus de 2 tonnes de CO₂ par an. Acheter une voiture électrique coûte 10 tonnes de CO₂. Le calcul est simple : changer sa

voiture, comme nous y incite si ridiculement un gouvernement abruti par les mensonges des entreprises, ne me pose aucun problème si on accepte aussitôt d'aller vivre 5 ans en forêt (et de ne bien sûr pas utiliser sa voiture électrique).

La cause du désastre planétaire se résume en deux mots : *dictature capitaliste*, ou encore *productivisme-consommation*. C'est aujourd'hui une religion qui postule que le bien-être est synonyme de consommation, de confort technologique, de loisirs sans limite et d'individualisme, appuyé sur un fétiche puissant : l'argent (qui, rappelons le, n'a aucune valeur intrinsèque puisqu'il ne se mange pas). Comme toute religion, elle permet le contrôle des masses en les maintenant dans une illusion de bonheur (afin qu'elles ne se révoltent pas) tout en maximisant l'enrichissement d'une élite. C'est ainsi qu'aujourd'hui les 8 hommes les plus riches de la planète possède autant d'argent que les 4 milliards les plus pauvres, sans que personne n'y voit visiblement rien à redire (Elon Musk est vu comme un héros pour beaucoup ; Aurélien Barrau préfère dire de lui que c'est un terroriste). Mais évidemment cette religion est éminemment destructrice, et même auto-destructrice, en cela que la fièvre productiviste est une gangrène qui s'approprie la terre, extrait, broie et stérilise le sol pour des milliers d'années, arrache les forêts, déverse des polluants et pesticides, soumet les peuples à des conditions de vie inhumaines, tue de nombreux êtres vivants, humains et non-humains, et consomme une quantité monstre de gaz-charbon-pétrole.

Nous sommes tous responsables car complices du système *lorsque nous consommons*. Les périodes des « fêtes » sont devenues le pire épisode annuel pour les animaux massivement abattus (foie gras, dindes, « fruits » de mer). C'est aussi le moment de la débauche de production de plastiques et appareils électroniques des fameux « cadeaux » qu'il ne s'agirait surtout pas de ne pas acheter sous peine d'être répudié par la religion du capital devenue lavage de cerveau collectif.

Pour enrayer la machine, c'est simple, il faut déjà arrêter de consommer. Du moins arrêter de consommer « pour rien ». Vivre avec moins, réparer ce qui ne marche plus, se demander si on a réellement le besoin, s'alléger du poids tous nos objets devenus fardeau (une grande maison doit être nettoyée, une voiture lavée et contrôlée, la télévision et l'ordinateur mangent notre temps) nous libère physiquement et mentalement, et nous donne un sentiment d'autonomie et de contrôle : nous ne sommes plus dépendants d'une machine qui produit ce dont nous avons besoin dès lors que nous n'avons besoin de rien. L'autonomie naît aussi de nouvelles pratiques et savoir-faire, qui deviennent rapidement des jeux : bricoler pour réparer, fabriquer des choses simples et utiles à partir de récup, reprendre et réapprendre à coudre, jouer à ne plus utiliser certains outils dont nous sommes dépendants (et qu'il faudra changer donc racheter s'ils cassent) comme éteindre le frigo l'hiver, éteindre le four et cuire ses aliments avec un four solaire « maison », fabriquer ses propres éponges à partir de vieilles chaussettes (ça s'appelle des tawashis), etc. Toutes ces activités peuvent par ailleurs se faire en famille, ce qui engage les enfants de manière enthousiaste, leur donne une responsabilité sur le groupe et minimise le temps passé devant des écrans, véritable gâchis de l'enfance (au même titre que l'école moderne) où leurs cerveaux sont de si puissantes machines à apprendre (au lieu de cela, le pseudo-confort du monde-machine « fabrique des crétins »).

- **Ne plus concevoir d'enfant.** C'est presque une évidence, mais à voir les bébés qui naissent encore et une politique gouvernementale toujours nataliste, il semble nécessaire de le rappeler. Faire naître un enfant qui vivra (pas très vieux) dans un monde de souffrance, de guerres, famines et épidémies, *en connaissance de cause*, relève de la pure inconscience ou, pire, de l'égoïsme. Il est important aussi de réaffirmer que, non, ce n'est pas la surnatalité africaine ou sud-américaine qui détruit la planète, mais bien les naissances dans les pays développés : un enfant français a par exemple un impact environnemental 35 fois plus élevé qu'un enfant soudanais (et la démographie soudanaise n'est pas 35 fois plus élevée que la notre). On croit aussi souvent que la naissance d'un enfant par couple ne fait qu'ajouter

50 % à son bilan carbone. C'est une grossière erreur : si on prend en compte le fait que chaque génération consomme bien plus que la précédente (les enfants ont des téléphones, tablettes, et bien plus de jouets, vêtements, etc., que leurs parents à leur âge) et que ces enfants auront eux-mêmes des enfants, qui auront eux-mêmes des enfants qu'on verra naître (on s'arrête là vu qu'on voit rarement naître nos arrière-arrière-petits-enfants), le bilan total de faire naître un seul enfant est estimé à une augmentation de 400 % du bilan carbone total au long de la vie du foyer familial.

Étant donné son impact massif, cette mesure devrait être placée avant toutes les autres, mais elle pose évidemment une question éthique profonde et « contre-nature » qui nécessite un engagement très fort.

- **Se préparer, se reconnecter au vivant, transiter vers un monde low-tech.** Il est bon de rappeler que l'« écologie » n'est pas un « thème à part », qu'il s'agirait de comparer au « pouvoir d'achat », à la « sécurité » ou, pire encore, à « l'identité nationale », comme nous y incitent absolument tous les acteurs politiques majeurs. Étymologiquement, l'éco-logie est la science, le débat d'idées, la discussion (le *logos*) autour de la maison (l'*oikos*) et donc par extension autour de notre milieu de vie : il s'agit bien d'une réflexion complète (compréhension et analyse) sur le fonctionnement de nos vies (celle des humains et des non-humains), de nos interdépendances, dans le tissu local. Bref, l'écologie étudie notre façon de *composer notre monde*. Lorsque ce système de valeurs fondamentales est en place, il s'agit alors d'organiser notre maison, en définissant une éco-nomie, le *nomos* (la gestion, la structuration) de la maison (*oikos*) : l'économie n'est *pas* la finance, ce n'est même pas les entreprises ou l'argent. Il existe de multiples autres formes d'économies, comme l'économie du don : chacun y est créateur, producteurs de certains biens, et les offre aux autres, sans attente de retour ; mais bien sûr dans une telle société, tout le monde donne à tout le monde, et le système fonctionne sans possibilité d'enrichissement (donc sans inégalité sociale) et sans production de technologies inutiles.

Il est important pour comprendre cela de savoir prendre du recul, et ça ne se fait pas seul. Il faut s'enthousiasmer dans la lecture et le visionnage de travaux critiques sur la société moderne, revenir aux penseurs antiques, se faire accompagner par les philosophes et les anthropologues récents (Descola, Morizot, Illich et Servigne sont mes favoris). Comprendre que le monde dans lequel nous vivons aujourd'hui est une « erreur de parcours » de l'espèce humaine, et même une absurdité totale pour de nombreux peuples, ce n'est en aucun cas un passage obligé et encore moins un « progrès » quelconque (les animaux meurent en masse, on retrouve du plastique dans le placenta de tous les bébés humains aujourd'hui, nous mourons de nouvelles maladies, telles que diabète et maladies cardio-vasculaires, qui n'existaient pas avant la consommation massive de sucres, viandes et pesticides). Le plus simple est de commencer par des vidéos piochées au gré de nos questionnements du moment (sur la nourriture que nous mangeons, sur l'exploitation animale, sur « la face noire des énergies vertes », etc.) ainsi que par un ou deux livres connus comme étant des leviers majeurs de prise de conscience. Je conseille notamment :

- « Comment tout peut s'effondrer » de Pablo Servigne et Raphaël Steevens.
- « Le monde sans fin » (bande dessinée) de Jean-Marc Jancovici.
- « Manières d'être vivant » de Baptiste Morizot.
- « Ethnographies des mondes à venir » de Philippe Descola et Alessandro Pignocchi.
- « La convivialité » d'Ivan Illich.

C'est un travail d'enquête que chacun doit mener pour fabriquer son propre chemin au cours duquel non seulement on prend conscience du fonctionnement (bien plus simple qu'on ne l'imagine) du monde et de la société des hommes, mais on augmente aussi notre pouvoir d'agir et notre envie enthousiaste à lutter (plutôt qu'à laisser faire). Pourquoi une envie de lutter ? Parce que ces livres et vidéos sont durs, limite traumatisants, mais surtout révoltants,

et de fait si émotionnellement engageants qu'ils appellent une réponse, un mouvement qui nous vient des tripes.

En naviguant sur ce chemin de lectures et vidéos, on va très vite changer notre regard sur le monde, notre façon de le construire en nous et par conséquent de le présenter à nos enfants. On trouve alors très vite de nouvelles idées d'actions à mener au quotidien, mais surtout des nouvelles façons de vivre et d'être heureux : vivre « lowtech », retourner au contact du monde vivant.

Vivre lowtech, c'est embrasser l'idée que nos « outils » (nos moyens de locomotions, de chauffage, de cuisson, et même nos structures d'éducation ou de santé) doivent être pensés *utiles* (ils doivent répondre à un vrai besoin, et pas en induire un nouveau), *accessibles* (tout le monde peut les utiliser, ils sont entièrement réparables, ils nous rendent autonomes et pas dépendants) et *durables* (ils ne dépendent pas de ressources insoutenables, ils tiennent dans le temps). C'est plus que de la bricole, c'est aussi un partage collectif de savoirs et de savoir-faire afin de fabriquer, ensemble, les outils d'autonomie locale de demain, nous permettant de dépendre aussi peu que possible de sources externes d'énergie, de ressources non renouvelables, et de l'expertise de professionnels. C'est le cas des fours et concentrateurs solaires en bois et métal, sans électronique (indépendance à l'électricité ou au gaz pour la cuisson), des toilettes sèches (valorisation du compost et des nitrates, indépendance à un assainissement cher et polluant), des astuces pour économiser de l'énergie de chauffage (réflecteurs de radiateurs, tentures, marmites norvégiennes), etc. En développant une activité lowtech, on se trouve aussi à mi-chemin entre l'ingénieur théoricien et le bricoleur manuel : les savoirs fondamentaux sont nécessaires mais minimaux et il devient « excitant d'apprendre » tout en bricolant en parallèle. C'est également un moyen d'échange et de transmission : une lowtech ne se fabrique pas *pour* quelqu'un d'autre, elle se co-construit *avec* l'autre (ceci évite de rentrer à nouveau dans une logique inégalitaire de producteur-consommateur entre un « fort » et un « faible »).

Retourner au contact du vivant est tout aussi émancipateur qu'un chemin obligatoire selon moi : l'idée n'est pas de « se faire du bien dans la 'Nature' », ce qui serait toujours une vision anthropocentrée de l'humain qui se sert d'un objet (la 'Nature') pour son bien-être personnel. La Nature n'existe pas en dehors des humains, d'ailleurs *elle n'existe pas tout court*. Nous faisons partie entière du monde vivant, mais, enfermés entre nos murs de béton « aseptisés » au milieu d'autres Homo Sapiens, nous avons cassé le lien. Passer du temps en forêt, sans bruit, même sous la pluie (en fait, « surtout » sous la pluie, quand le son de la ville est coupé), suivre le vol des oiseaux, pister les animaux, aller à leur rencontre, croiser un regard et sentir la vie en eux (leurs joies, leurs douleurs, leurs jeux, leurs liens familiaux complexes) est absolument nécessaire pour engager une transformation en nous qui finira de « déconstruire » le monde malade qui nous conditionne et qui nous contamine dans ses croyances nocives, bruyantes et abrutissantes.

- **Lutter, désobéir.** Arrêter de consommer ne suffit pas. On serait tentés de se dire : si je ne consomme plus, alors les entreprises ne produiront plus et l'affaire est pliée. Ce serait mal connaître les puissants leviers des entreprises qui, pour leur survie (et de bonne foi !, imaginez vous chef d'une petite entreprise familiale et que les gens n'achètent plus rien chez vous), vont user de publicités, mensongères s'il le faut (voir à ce propos les publicités pour la voiture électrique qui produit 0g de CO₂ alors même que les voitures électriques sont des catastrophes environnementales), pour vous inciter à acheter autre chose à la place. Il faut donc aussi arrêter de *produire*. C'est-à-dire sortir, aussi vite que possible, de toute activité destructrice dans nos métiers. On entre ici dans un cadre plus délicat, soit de lutte et de désobéissance civile, soit plus radicalement de sortie du système de domination qu'est

« l'emploi ». Avant d'aller plus loin, il est ici aussi bon de rappeler que sous l'antiquité, l'homme qui ne possédait aucune terre et travaillait pour gagner de l'argent pour le compte d'un « dominant », fût-il même l'état, était appelé un *esclave*. Nous sommes majoritairement aujourd'hui, moi le premier, des esclaves modernes soumis à un maître qui nous assujettit à une tâche productive dénuée de sens et souvent destructrice. Dans la Grèce antique, l'homme libre est celui qui partage un territoire avec sa communauté qu'ils gèrent ensemble de manière autosuffisante (et en partageant les tâches et les expertises, sans nécessité de « diplôme » pour agir), sous la protection supérieure d'un état qui ne s'immisce pas dans les affaires communales.

Il est aujourd'hui difficile d'être pleinement autonome mais diverses formes de luttes sont possibles, à commencer par certaines formes de désobéissance civile ou d'objection de conscience. Théoriquement, il s'agit simplement de ne pas confondre « justice » et « loi » : ce qui est *juste* pour le monde, ce qui est *droit*, n'est pas nécessairement ce que retranscrit la loi, loin de là (les codes de l'entreprise étant aussi des lois). Le saccage de la planète pour produire des consoles de jeux vidéos n'est pas juste, mais les lois internes à Nintendo empêchent tout employé à s'y opposer. Désobéir peut prendre des formes variées : beaucoup aujourd'hui utilisent le « *quiet quitting* » (l'abandon discret), notamment dans l'administration publique (où il est difficile d'être viré), qui consiste à traîner des pieds et ne pas effectuer les tâches injustes qu'on demande de nous. Il est aussi possible d'échanger, de débattre au sein de l'entreprise avec les collègues, de se syndiquer, d'organiser des luttes internes (mais surtout pas pour demander un meilleur salaire !). Dans un contexte où les entreprises ne jouent pas le jeu des nouvelles règles environnementales (Total et Lafarge mentent sur leur bilan carbone, et une grande majorité d'entreprises font reposer leurs trajectoires vers la neutralité carbone en 2050 sur l'apparition en 2030 d'une technologie d'absorption massive du CO₂ atmosphérique : cette technologie n'existe pas et la recherche a démontré qu'elle n'est même pas physiquement possible), les luttes deviennent aujourd'hui plus radicales : émergence de nombreuses ONG environnementales, sociales et anti-coloniales, désertions (élèves-ingénieurs bifurquant ou qui refusent leurs diplômes, scientifiques en rébellion) et actions médiatiques de plus en plus fréquentes (voir l'histoire de Greenpeace, le film *I am Greta* sur Greta Thunberg, ou encore le reportage *MicMac à Millau* sur l'action militante paysanne).

Quoiqu'il en soit, chacun possède des moyens et du temps, aussi infimes soient-ils, à consacrer à une lutte douce ou dure, violente ou non-violente. Ce temps il s'agit de le dédier proportionnellement à notre « douleur pour le monde », à notre niveau de colère, qui évoluera inévitablement à mesure que la situation se dégradera. S'engager dans la lutte, surtout au sein de groupes plutôt que seul (pour être mieux protégé et plus efficace), nous redonne un sentiment de pouvoir et nous sort surtout d'une passivité mortifère (« qu'est-ce qu'on peut y faire ? ») ou d'un déni égoïste (« les ingénieurs trouveront une solution », « l'homme s'en est toujours sorti »). Pour reprendre les propos de Pierre Larrouturou, à se complaire dans notre participation au saccage, « demain nos enfants nous jeteront des cailloux ». Parce que lutter c'est surtout pouvoir regarder nos enfants dans les yeux quand ils nous demanderont bientôt pourquoi nous avons collaboré sans rien faire à l'anéantissement de leur monde qui sera fait de pénuries, de guerres, de ravages climatiques et d'épidémies.

La liste n'est pas exhaustive et plus un bilan de mes propres expériences et tâtonnements qu'une quelconque parole d'Évangile. Ceci étant, ces idées sont issues de nombreuses lectures, recoupements d'information, rencontres et expériences pratiques qui sont partagées par de nombreux scientifiques, penseurs et auteurs dans un large spectre disciplinaire (de la climatologie à l'écopsychologie en passant par l'histoire des techniques). J'espère qu'elles pourront être sources d'inspiration et de rebond enthousiaste !

Romain Couillet.